

Il s'avancait dans l'intérieur de l'Égypte en cotoyant le Nil, pendant que sa flotte remontait le cours de ce fleuve et fournissait à l'armée les vivres dont elle avait besoin. Malgré les difficultés sans nombre qui s'amoncelaient sous les pas des guerriers chrétiens, malgré les attaques incessantes des bandes ennemies qui fondaient sur eux à l'improviste, les Croisés arrivèrent en bon état à la pointe qui sépare les deux bras du Nil. L'on apercevait sur la rive opposée l'armée musulmane massée en colonnes compactes et menaçantes. Il semblait impossible de forcer le passage du fleuve, lorsqu'un transfuge arabe indiqua un gué qu'on avait négligé de garder.

Le comte d'Artois, frère du roi, s'y engage aussitôt à la tête de la cavalerie et tombe sur le camp des Sarrasins. Surpris par cette attaque imprévue, les infidèles fuient de toutes parts. La victoire eût été complète si le comte d'Artois, emporté par sa fougueuse ardeur, ne se fût élancé à la poursuite des fuyards. Les musulmans, reconnaissant enfin le petit nombre de leurs ennemis et honteux de leur première frayeur, se rallient et présentent le combat au comte d'Artois et à ses quelques braves. Les chevaliers français frappent à droite et à gauche et se font un rempart des ennemis qu'ils immolent. La fureur des musulmans s'irrite à la vue de cette résistance meurtrière ; bondissant sur les cadavres sanglants de leurs frères d'armes, ils se précipitent par bandes nombreuses sur les intrépides croisés et leur portent de toutes parts des coups terribles. Épuisés de fatigue et couverts de blessures, les chevaliers tombent à leur tour. Les monceaux humains qui les environnent et expirent jusqu'au dernier sous l'implacable cimeterre des Sarrasins. En apprenant la nouvelle de ce sanglant échec, Louis lève les yeux au ciel et accepte son sacrifice en héros, en chrétien. Ce désastre fut bientôt suivi des plus affreux revers. Après la bataille, une foule de cadavres restèrent entassés sur les bords du Nil ; exposés aux ardeurs d'un soleil brûlant, ils répandirent dans le camp des chrétiens une infection dont les émanations mortelles engendrèrent la peste. Le fléau fit d'effroyables ravages dans les rangs de l'armée française. De plus, les Mameluks ayant coupé toute communication entre le camp et Damiette, les Croisés se trouvèrent en quelques jours réduits à la plus affreuse disette. Le roi fut à son tour attaqué par la maladie et l'on se vit obligé de suspendre la retraite qui commençait à peine à s'effectuer. Incapable de résister davantage aux attaques continuelles des Sarrasins, Louis fut fait prisonnier avec ses deux frères et les principaux chefs, l'armée tout entière fut obligée de se rendre aux infidèles.

Durant sa captivité, Saint Louis se montra aussi grand

que sur le trône ; c'est même dans les fers, peut-on dire, que se révéla toute la grandeur de son âme. Pâle et affaibli, il lisait tous les jours le bréviaire et priait presque continuellement. Le sultan lui offrit plusieurs fois la liberté, mais à des conditions qu'un roi de France ne pouvait accepter. Louis les repoussait non avec cette arrogance hautaine qui irrite un ennemi, mais avec une dignité calme qui commande le respect. "C'est le plus fier chrétien que nous ayons vu" disaient dans leur admiration les infidèles. Toutefois, voulant délivrer ses sujets de la dure captivité qu'ils subissaient, Saint Louis offrit au Sultan, pour leur rachat un million de besants d'or et Damiette pour sa personne. Le prince mahométan y consentit et Louis IX, après avoir payé une partie de la rançon, fut mis en liberté avec ses sujets.

Le pieux monarque passa aussitôt en Palestine où il s'occupa à fortifier un grand nombre de villes et à travailler activement à la délivrance de Jérusalem. Il y serait peut-être parvenu, si la mort de sa mère Blanche ne lui eût fait un devoir de retourner en France. Il s'embarqua à St. Jean d'Acre et, après un pénible voyage, il aborda sur les côtes de son royaume. Le peuple, transporté d'allégresse en revoyant son prince, se portait en foule sur son chemin et témoignait son respect et son amour par des acclamations enthousiastes.

Aussitôt après son retour, Saint Louis s'occupa avec le plus grand soin du bonheur de son peuple. Il s'entoura d'hommes vertueux et amis de la justice, et s'efforça de réparer les fautes qui s'étaient glissées dans l'administration pendant son absence. Doutant de la légitimité de certaines conquêtes de Philippe-Auguste, Saint Louis remit à Henri III une grande partie des terres enlevées aux Anglais. C'est ainsi qu'en réparant les fautes de ses prédécesseurs, Louis IX s'attirait non seulement la vénération de son peuple, mais encore l'amitié des monarques voisins qui, plus d'une fois, le choisirent pour arbitre de leurs différends.

JOSEPH THÉRIAULT—RHÉTORIQUE.

(A continuer.)

L'ART CONTEMPORAIN.

On a dit que la richesse des peuples, semblable à l'aube d'un jour radieux, a précédé partout leur réveil artistique, et a toujours semblé indispensable au développement des plus merveilleux génies. Il serait aussi dangereux qu'injuste de donner à cette appréciation un caractère trop absolu, car la même cause, susceptible de produire tels effets, peut, dans certaines circonstances qui en modi-